

A. Huannou, Littérature béninoise de langue française

Blaise Tsoualla

Volume 24, Number 2, Fall 1991

L'institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500976ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500976ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tsoualla, B. (1991). Review of [A. Huannou, Littérature béninoise de langue française]. *Études littéraires*, 24(2), 133–136. <https://doi.org/10.7202/500976ar>

Huannou, Adrien, *Littérature béninoise de langue française*, Paris, Karthala, 1984, 326 p.

■ Dans cette étude critique en quatre parties, suivant « une perspective socio-historique » (p. 7), Adrien Huannou part de la description des conditions de gestation et de développement de la littérature béninoise pour déboucher sur une analyse sociologique, politique et stylistique du corpus littéraire. D'emblée, il définit la littérature béninoise comme « l'ensemble des œuvres de fiction d'auteurs béninois » (p. 7). L'orientation sociohistorique de l'étude l'amène cependant à prendre en ligne de compte la presse et les essais sociologiques et politiques.

La première partie sur la « genèse de la littérature dahoméenne écrite » analyse six facteurs d'émergence, que l'on peut ramener à quatre : l'école coloniale, la presse dahoméenne, les travaux d'ethnologues et la tradition orale.

L'école coloniale prend toute son importance en tant que cadre de formation des intellectuels écrivains. Elle commence avec les missions africaines de Lyon qui gardent le monopole de l'enseignement de 1862 à 1903. Sortent de cet enseignement catholique des chercheurs comme Thomas Mouléro, Gabriel Kiti, Paul Hazoumé et Félix Couchoro. « Les débuts de l'enseignement laïc » se situent entre 1891 et 1912. Les textes organisant

« l'instruction publique » instituent en 1903 « les écoles de village, les écoles urbaines et les écoles régionales » (p. 18). Les études primaires sont parachevées par la formation à l'École normale d'instituteurs de l'AOF. Cette dernière marquera les Dahoméens par « l'esprit de Ponty » : neutraliser la civilisation française privilégiée dans le programme académique par l'étude des us et coutumes africains. Une telle politique culturelle a permis aux normaliens dahoméens d'acquérir une importante culture générale, exploitée en particulier dans des pièces de théâtre. L'auteur constate néanmoins que, malgré le taux de scolarisation croissant entre 1912 et 1958, l'école coloniale « a formé une élite de valeur » sans pour autant instruire la masse. Heureusement, cette minorité d'hommes politiques et d'écrivains « engagera contre le colonisateur le combat pour l'obtention des libertés démocratiques » (p. 21).

La naissance de la presse est favorisée par l'installation d'imprimeries, la maturité politique de l'élite, l'accession à la citoyenneté française de certains indigènes. Les journaux les plus connus sont des journaux « d'opinion », comme *le Récadère de Béhanzin* (1917), *le Guide du Dahomey* (1920) et *la Voix du*

Dahomey (1927), « organe de l'élite progressiste ». Entre 1905 et 1929 la presse dahoméenne est la tribune politique par excellence et se rattache à la lutte contre la colonisation dont elle dénonce les abus. Elle revendique des écoles, des infrastructures sanitaires, la citoyenneté française et le développement effectif de la colonie. Pour la littérature, la presse est à la fois un support, un stimulant et une source d'inspiration. Elle ouvre en effet des débats intellectuels rapportés plus tard dans la fiction, rend compte des œuvres publiées et fournit aux écrivains la documentation historique, sociologique, linguistique et ethnologique nécessaire. Ainsi, « nées de la même source — l'école coloniale —, la presse et la littérature s'éclairent mutuellement ».

Quant aux ethnologues français comme le R.P. Aupiais, Pierre Bertrand Bouche et Maurice Delafosse, ils se sont intéressés au Dahomey afin de réhabiliter ses valeurs culturelles bafouées. Leurs travaux, bien qu'ils corroborent la « mission civilisatrice » de la France, sont néanmoins un tremplin pour « les ethnologues, historiens et écrivains dahoméens » qui ont également voulu faire connaître leur pays. C'est le cas de Hazoumé, de Kiti, d'Alpini, de Possy Berry Quénoum. « L'interpénétration entre l'ethnologie et la littérature » tient de ce que les recherches effectuées dans le premier domaine sont exploitées dans le second.

L'influence de l'oralité sur les écrivains dahoméens est sensible à travers les éléments de couleur locale que manifestent les légendes dynastiques, les chants de guerre, les dithyrambes, l'art du conteur, la structure répétitive et alternante des poèmes. Au de-

meurant, les romanciers et conteurs Hazoumé, Couchoro, Bhèly Quénoum, Maximilien Quénoum et Coyssi, les dramaturges Pliya et Mélé s'en sont inspirés.

De ces différents facteurs est née « la littérature dahoméenne écrite à l'époque coloniale », qui fait l'objet de la deuxième partie du livre. Sont ici dégagés l'image de la société dahoméenne et de la femme dans la fiction, l'attitude des écrivains devant le fait colonial et l'art des romanciers. De Hazoumé à Bhèly Quénoum en passant Coyssi et Couchoro, la grandeur du Dahomey colonial et précolonial est célébrée au-delà de l'évocation des travers des traditions. La femme quant à elle est à cheval sur « la tradition et la modernité »; elle apparaît surtout comme vecteur de la fatalité qui se sert d'elle pour s'accomplir. Couchoro et Hazoumé se situent dans le prolongement de l'œuvre coloniale en Afrique. En revanche les écrivains de la deuxième génération, comme Bhèly Quénoum avec *Un piège sans fin* et *Liaison d'un été*, Louis Hunkanrin avec *l'Esclavage en Mauritanie* et Albert Tevoedjré avec *l'Afrique révoltée*, contestent le système colonial fondé sur l'exploitation du Noir par le Blanc. Du point de vue technique, le roman dahoméen est peu original en dépit de quelques particularités esthétiques. Le réalisme de la couleur locale et l'influence de la littérature orale y prédominent.

L'après-indépendance (1960-1972), à laquelle est consacrée la troisième partie du livre, met en rapport la littérature dahoméenne et le climat politique instable. L'Université, qui ouvre ses portes en 1970, redynamise la vie

culturelle par des conférences. S'ensuit le développement des arts et des lettres, marqué par la prédominance des œuvres poétiques, l'émergence du roman policier, de la littérature de voyage, de la critique littéraire, du cinéma, la floraison des troupes théâtrales... À cette variété des genres correspond une prolifération des thèmes traités : passé précolonial et colonial, conflit entre tradition et modernisme, critique sociale, problèmes de la diaspora noire... Cette densité de la vie culturelle tient surtout au rôle de la presse, des concours et prix littéraires qui stimulent la création artistique.

En octobre 1972 est proclamée la Révolution, dont l'auteur analyse les répercussions sur le plan culturel dans la quatrième partie de son ouvrage. Le « discours-programme de construction nationale » théorise l'authenticité d'une culture ouverte sur le progrès économique et social. La littérature se met au service de la révolution qui l'inspire. Les poètes comme Tavignon Carlos, Akando Amzat, les dramaturges, les prosateurs Prudencio et Pliya s'engagent pour le parti prolétaire avec « la littérature révolutionnaire ».

Certains auteurs se démarquent d'un tel déterminisme en réclamant leur « entière liberté ». Peut-être avaient-ils pressenti cette médiocrité esthétique de l'art révolutionnaire que souligne Huannou : « la crise de la littérature béninoise » se manifeste par la diminution des publications et la parution d'« ouvrages d'une réelle débilité congénitale » (p. 275). L'auteur situe « les causes du mal » dans « l'inculture et l'indigence intellectuelle des écrivains », le peu de rentabilité de l'effort intellectuel,

« l'absence de maisons d'éditions véritables », les études littéraires qui « portent sur les thèmes » et « jamais sur les techniques d'écriture » (p. 276-277).

Heureusement, Huannou dépasse ce diagnostic accablant pour proposer « les remèdes au mal » dans la partie finale de son étude. Le prix à payer pour une renaissance de la littérature écrite au Bénin se trouve ainsi formulé : redynamiser les revues scolaires, créer des maisons d'édition dotées de moyens suffisants, multiplier les cercles de création et de critique littéraire, organiser régulièrement des concours littéraires, créer des bibliothèques scolaires, protéger les écrivains contre la voracité des éditeurs par une législation des droits d'auteurs...

Tel est le panorama de la littérature béninoise que Huannou institue comme « nationale », en vertu de l'origine des auteurs, du contenu sociologique des œuvres et de leur enracinement dans le patrimoine culturel du Bénin. De tels critères, on le voit, ne sont pas suffisamment spécifiques pour autoriser l'autonomisation de la littérature béninoise. Et l'analyste est pris à son propre piège. Il déclare : « La poésie dahoméenne ne s'est pas développée en vase clos » (p. 244), et le démontre en recourant au comparatisme. Il faut en dire autant de toute la production littéraire du Bénin née de la politique culturelle mise sur pied dans les cadres de l'AOF et de l'AEF; voilà qui permet à l'auteur de conclure que la « la littérature béninoise de langue française est essentiellement un "produit" de la colonisation. Car elle a été à sa naissance une littérature de combat et elle le demeure » (p. 281). N'est-ce pas là le

lieu commun sociopolitique de la littérature africaine, dont les critères de « nationalisation » sont à chercher ailleurs?

Tout compte fait, Adrien Huannou aura eu le mérite de décrire avec minutie le contexte de production, fournissant ainsi un apport bénéfique à l'analyse littéraire; de plus, il

détermine les facteurs d'essoufflement de la littérature béninoise et fait des propositions concrètes pour la revitaliser.

Blaise Tsoualla
Université de Yaoundé